

Bibliothèque numérique

medic@

**Desgenettes, René N. Dufriche. Notice
sur Mead**

*[Paris, impr. Panckoucke], s.d..
Cote : 90945 t. 6 n° 1*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?90945x06x01>

NOTICE SUR MEAD

MEAD (RICHARD) naquit en 1673, au village de Stepney, près de Londres. Il reçut sa première éducation à Utrecht, où son père s'était retiré pour se soustraire aux persécutions politiques et religieuses du temps. Il alla ensuite étudier la médecine dans l'université de Leyde, et obtint le titre de docteur dans celle de Padoue. De retour en Angleterre, en 1696, il se livra avec un grand succès à la pratique de son art. Il fut agrégé à l'une des universités nationales, devint membre, puis vice-président de la Société royale de Londres, en 1717; fut nommé médecin de l'hôpital de Saint-Thomas; et enfin, en 1727, médecin du roi George II, qui, dit-on, et ainsi qu'il arrive souvent dans les cours, ne lui accorda pas toujours une confiance sans réserve. Mead prit part aux premières expériences relatives à l'inoculation de la petite-vérole, essayée d'abord en Angleterre, en 1721, et de leur consentement, sur des criminels, et pratiquée, d'après le succès de ces expériences, sur les jeunes princesses Amélie et Caroline, en 1722. Mead se délassait des fatigues d'une immense clientèle par la culture des lettres et de l'antiquité. Comme il posséda de bonne heure une fortune très-considérable, il réunit à Londres, dans une belle et vaste maison décorée des portraits de ses plus illustres contemporains, une grande collection de livres, de manuscrits, de médailles, de pierres gravées, et d'autres monuments des temps antiques. Le catalogue du musée de Mead a été imprimé à Londres, en 1755, sous le titre suivant : *Museum sive catalogus nummorum, veteris ævi monumentorum et gemmarum, etc.* La riche bibliothèque de Mead, de même qu'une table délicate et somptueuse, étaient journellement ouvertes à ses amis, parmi lesquels on comptait Pope, Halley et Newton. Sa munificence alla plus loin; il fit exécuter en marbre la statue d'Harvey, pour la placer au milieu de la salle d'assemblée du collège des médecins de Londres. Son zèle courageux et son désintéressement éclatèrent de la manière la plus honorable en faveur de Freind. L'Angleterre est d'ailleurs le pays de l'Europe où les médecins se fréquentent le plus et s'estiment davantage : c'est aussi celui où ils sont le plus honorés. Mead inspira à plusieurs de ses riches compatriotes l'idée de s'illustrer par d'utiles établissemens publics. Ce fut lui qui engagea le libraire Guy à fonder le magnifique hôpital qui porte son nom, et qui lui suggéra ainsi les moyens de faire absoudre et d'honorer sa parcimonie, qui était devenue proverbiale.

Mead mourut à Londres le 16 février 1754.

Il nous reste de lui :

Mechanicks account of poisons. Londres, 1702, 1708, 1711, 1747, in-8°.—Dublin, 1729, in-8°. Une traduction latine du même auteur, écrite par Jean Nelson, intitulée : *Mechanica expositio venenorum*, fut publiée à Leyde, en 1757, in-8°, et une autre en italien, en 1744, in-4°.

Cette production, très-intéressante à l'époque où elle parut, est remplie d'expériences et d'observations sur le poison de la vipère, de la tarentule, du chien enragé, sur le mercure, l'arsenic, sur l'opium, la ciguë, le laurier-cerise, enfin sur les exhalaisons nuisibles qui s'élèvent de la terre, de l'atmosphère et des eaux.

De imperio solis et lunæ in corpore humano et morbis inde oriundis. Londres, 1704, 1746, in-8°.—1762, in-4°.—Leyde, en 1737, avec le traité des poisons, in-8°.—Londres, avec des changemens et des additions, 1748, in-8°.—Amsterdam, 1749, in-8°.—Il en a paru une traduction anglaise en 1733, in-8°.

On doit considérer cet opuscule, qui a encore eu d'autres éditions, comme une application à l'atmosphère terrestre de la doctrine de Newton sur le flux et le reflux de la mer. Ces vues sont plus ingénieuses que susceptibles de démonstration, et cependant on a fait depuis Mead des observations qui pourraient appuyer sa doctrine.

A short discourse concerning contagion and the methode to be used to prevent it. Londres, 1720, in-8°.—*Ibid.* huitième édition. — *Ibid.* 1722, in-8°.

Il y a eu plusieurs éditions latines publiées sous ce titre : *Dissertatio de pestiferæ contagionis naturâ et remediis.* La Haie, 1721, et Londres, 1723, in-8°.

On voit, par la date de cet écrit, qu'il fut composé à l'occasion de la fameuse peste qui régna à Marseille en 1720. Les principaux points de doctrine que Mead fut engagé à traiter, par les ministres de la Grande-Bretagne, et qu'il émit, sont : qu'il reconnaît la réalité et l'activité de la contagion, et il conseille par conséquent l'isolement le plus complet, et les mesures de quarantaine les plus sévères. Il n'approuve point les feux que les anciens avaient coutume d'allumer dans les places publiques et les carrefours. Il ne pense pas non plus qu'il soit nécessaire de détruire les cadavres des pestiférés avec de la chaux vive avant de les recouvrir de terre. Il prescrit, très-judicieusement, de favoriser la suppuration des bubons, qui sont constamment critiques.

Oratio Harveiana in theatro collegii regii medicorum Londinensium habita anno 1723. Adjecta est dissertatio de nummis quibusdam Smyrnenais in medicorum honorem percussis. Londres, 1724, in-4°.—Leyde, 1725, in-8°.

Ce discours et la dissertation placée à la suite, destinés l'un et l'autre à relever les honneurs et la gloire de la médecine et des médecins chez les Grecs et les Romains, devinrent le sujet d'une querelle très-vive, dans laquelle les parties opposées défendirent avec beaucoup de fiel et d'emportement leurs prétentions respectives. L'adversaire de Mead était Conyers Midleton, docteur et professeur en théologie dans l'Université de Cambridge. Cet écrivain érudit et atrabilaire passa sa vie à scandaliser, par la licence de ses opinions religieuses, jusqu'au clergé, dont il faisait partie, et son nom ne jouira de quelq'honneur, dans la postérité, qu'à cause de sa *Vie de Cicéron*, ouvrage dans lequel il s'est surpassé. Tant est-il qu'il entreprit de prouver que la médecine, peu honorée chez les Grecs, avait été l'objet du mépris des Romains, et il publia à cette occasion une dissertation intitulée : *De medicorum apud veteres Romanos degentium conditione dissertatio, in qua contra viros celeberrimos Jacobum Sponium et Richardum Meadium, servilem atque ignobilem eam fuisse ostenditur.* Cambridge, 1726, in-4°.

Rien n'était plus facile que de terminer cette dispute par une transaction, car Mead ne pouvait disconvenir que le titre de médecin n'eût été donné dans l'antiquité à des hommes illettrés et pratiquant, comme nos barbiers et nos baigneurs, quelques-unes des opérations de la mé-

decine ; ce qui n'infirmait point les témoignages de considération et les privilèges accordés à des médecins possédant leur art à un degré éminent, soit sous le gouvernement de la république ou des premiers empereurs, et postérieurement. Des hommes beaucoup plus instruits que Middleton dans la science des médailles, ont fait voir depuis que plusieurs de celles que Mead avait cru frappées en l'honneur de médecins, l'avaient été pour des magistrats, et que l'on ne pouvait rien conclure des revers portant des symboles ou attributs hygiéniques.

De variolis et morbillis liber. Londres, 1747, avec le commentaire de Rhazès sur les mêmes maladies, traduit de l'arabe en latin.

Mead réclame avec fondement, dans sa préface, la priorité de la méthode qui consiste à purger dans la fièvre secondaire de la petite-vérole confluyente.

Dissertation on the scurvy. Londres, 1749, in-8°.

Cette dissertation, dans laquelle Mead expose l'histoire du scorbut qui désola la flotte aux ordres de l'amiral Anson, en 1741, fut traduite en Français par Lavirotte, et parut à Paris dans la même année et sous le même format qu'à Londres.

Medicina sacra, sive de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur commentarius. Leyde, 1749, in-8°. Les objets dont il est ici question sont la maladie de Job, la lèpre, les maladies de Saül, Joram et Ezechias, la senilité (*senectus morbus*), la maladie de Nabuchodonosor, la paralysie, les démoniaques, les lunatiques, la femme au flux de sang, la faiblesse avec courbure de l'épine dorsale, la sueur de sang de J.-C., la maladie de Judas et d'Hérode. Cette production qui, au reste, n'a pas cent pages, faible sous le rapport de l'érudition et de la critique, n'a peut-être dû sa célébrité qu'à l'improbation que lui donna la cour de Rome, encore bien que Mead se fût souvent mis à couvert sous l'égide de saint Luc.

Monita et præcepta medica. Londres, 1751, in-8°. — Hambourg, 1752, in-8°. — Louvain, 1755, in-12. — Paris, 1757, in-8°, et 1758, in-12, avec un discours de Kaav Boerhaave sur les qualités qui servent à former et à perfectionner les médecins. C'est à la tête de cette estimable production, bien plutôt qu'à celle de l'écrit dont nous venons de nous entretenir, que Mead eût dû dire : *Cum ætas ingravescens missionem jam fere mihi dederit a medicis laboribus, in quibus bono publico, uti saltem spero, quinquaginta circiter annos memet exercui ; tantillum quod mihi restare poterit, in vitâ temporis ita in otio transigere decrevi, ut nec mihi gravis, nec aliis inutilis videor. Otiû enim sui etiam reddendam esse rationem viri boni putant, et id semper honestum esse valent.* Ces avis et ces préceptes portent sur les fièvres, les maladies de la tête et du système nerveux, l'angine, les maladies de poitrine, celles du cœur, les flux alvins, les congestions aqueuses, les maladies du foie, des voies urinaires, des yeux, de la goutte, des douleurs articulaires, les maladies de la peau, les scrofules, le scorbut, les maladies hypocondriaques et mentales, les maladies des femmes, les affections vénériennes, enfin les maladies qui surviennent pendant le cours des autres ou qui changent totalement de caractère. Cet ouvrage, écrit avec une candeur admirable, est en quelque sorte un testament médical qui signale des erreurs et ne ligue que des vérités. Il est, sous le premier rapport, l'accomplissement de cette judicieuse pensée de Celse : *Convenit simplex veri erroris confessio, præcipue in eo ministerio quod utilitatis causæ posteris traditur.*

La collection complète des ouvrages de Mead a été imprimée en latin par les soins de Lorry. Paris, 1751, in-8° ; en anglais sous ce titre : *The medical works of Richard Mead, M.D., etc., with an account of the life and writings of the author.* Edimbourg, 1765, 3 vol. in-12. Coste, alors médecin de l'hôpital militaire de Nancy, en donna une traduction française, avec des augmentations et des notes intéressantes. Bouillon, 1774, 2 vol. in-8°. L'auteur de cette traduction recut à cette occasion la lettre suivante de Voltaire, que nous croyons inédite.

« 1^{er} avril 1775, à Ferney.

« Je vous suis d'autant plus obligé, monsieur, de votre traduction des œuvres du docteur Mead, et surtout de vos notes, que j'ai beaucoup vécu avec lui, et que j'ai été son ami. Un de ses principaux mérites était de savoir douter. Je ne doute pas que vous n'ayez un jour sa réputation, et je vous souhaite sa fortune.

« Le changement continu de saisons est bien contraire aux tempéramens faibles dans le pays que vous avez quitté, et où on vous regrette. J'ai cependant poussé ma carrière jusqu'à quatre-vingt et un an, et je la finirai en étant, avec l'estime et tous les sentimens que je vous dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VOLTAIRE. »

Mead avait publié en 1747, in-fol., à Londres, une Relation du voyage d'Edmond Chisull en Turquie et de son retour en Angleterre. Cet écrivain laborieux et érudit avait fait pour Mead l'acquisition de la presque totalité des médailles dont il était possesseur.

Le docteur Asheu fit exécuter par l'habile sculpteur français Roubiliac, le buste de Mead, et le plaça dans le collège des médecins de Londres.

Le fils de Mead fit élever à son père un beau monument dans l'église de l'abbaye de Westminster. Le docteur Ward, du collège de Gresham, composa l'épithaphe suivante, que nous croyons devoir transcrire, parce qu'elle renferme une courte et élégante histoire des travaux de Mead, et des détails intéressans sur ses vertus publiques et privées, ainsi que sur sa famille presque toute médicale,

M. S.

*V. A. Richardi Mead archiatri**Antiqua apud Buckengenses familia nati**Qui famam haud vulgarem medicinam faciendo**In prima juventute adeptus**Tanta nominis celebritate postea inclaruit**Ut medicorum hujus sæculi princeps haberetur**In ægris curandis lenis erat et misericors**Et apud pauperes gratuito juvandos semper paratus**Inter assiduas autem artis salutaris occupationes**Operibus non paucis docte et eleganter conscriptis**Quæ ingenio perspicaci et usu diuturno notaverat**In generis humani commodum vulgavit**Literarum quoque et literatorum patronus singularis**Bibliotecam lectissimam optimis et rarissimis libris**Veterumque artium monumentis refertam comparavit**Ubi eruditorum colloquiis labores levabat diurnos**Animo itaque excelso præditus et moribus humanis**Orbisque literati laudibus undique cumulatis**Magno splendore et dignitate vitâ peracta**Annorum tandem ac fumæ satur obiit**XIII kalendas martias A. D. MDCCLIV ætatis suæ LXXXI.**Artium humaniorum damno haud facile reparabili**Quibus ipse tantum fuerat decus et præsidium.**Bis matrimonio junctus**Ex priori decem suscepit liberos**Quorum tres tantum sibi superstites reliquit**Duas filias viris archiatri honoris ornatis nuptas**Et unum sui ipsius nominis filium**Qui pietatis causa patri optime de se merito**Monumentum hoc poni curavit.*

R. D. G.